

XYZ. La revue de la nouvelle

Ses yeux seuls

Philippe Archambault



Number 110, Summer 2012

Cri : du coeur, de la conscience, de la chair

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/66665ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (print)

1923-0907 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Archambault, P. (2012). Ses yeux seuls. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (110), 7–10.

Ses yeux seuls

Philippe Archambault

Les yeux seuls sont encore capables de pousser un cri.

RENÉ CHAR, *Feuillets d'Hypnos*

C'EST MATIN-LÀ, en se réveillant, il entendit une voix lui souffler à l'oreille : « Tout ira bien, tu verras, tout ira bien. » Il ouvrit les yeux et, lorsque sa conscience se refit, il comprit que c'était un écho fantasmagique, non pas le relief sonore d'un rêve évanoui, mais une empreinte vocale ayant rompu sa gangue de silence. Il essaya en vain de retenir l'écho maternel, de le maintenir vibrant dans l'air, mais déjà les dernières ondes se résorbaient dans l'atmosphère étale de la chambre. Pendant un long moment, assis sur le bord du lit, il demeura pensif, réfléchissant à ce qu'il venait de vivre, doutant même de sa capacité à reconnaître la voix, qui, de tous les vestiges immatériels de sa mère, lui paraissait le plus incertain, le plus inaccessible. À ses doutes, il ne pouvait qu'opposer l'évidence de sa propre douleur, la violence du retrait, la sensation viscérale qu'on venait de lui retirer quelque chose d'elle, qu'il venait de perdre ce qu'il avait déjà perdu.

Tout ira bien, tu verras, tout ira bien. Ces mots avaient ouvert une voie à travers le fouillis de ses souvenirs, une voie rapide qui le conduisait à une chambre d'hôpital, au chevet de sa mère mourante ; une voie le ramenant auprès d'elle, tout près d'elle, jusqu'à sa voix, jusqu'à son souffle. En vingt ans, l'hôpital de jadis, celui où elle vivait encore, avait subi maintes transformations. Chaque fois qu'il le restaurait dans son esprit, un détail original se perdait ou se trouvait réaménagé selon des principes architecturaux obscurs. Il y a quelques années à peine, il y avait encore un ascenseur et un couloir qui menaient à la chambre. Désormais, ils n'existaient plus. La chambre seule subsistait. Il ne pouvait ni y entrer ni en sortir : il ne pouvait qu'y apparaître. C'était un lieu disloqué, fermé sur lui-même : 7

une intériorité absolue. Ainsi, la chambre funèbre avait échappé aux dégradations successives. Il la croyait fidèle à l'original. Il la croyait intacte puisqu'il avait oublié tout le reste, les corridors, l'ascenseur, ses propres allées et venues. Il *devait* croire à l'intégrité de la chambre pour se souvenir.

Tout ira bien, tu verras, tout ira bien étaient parmi les derniers mots prononcés par sa mère. Un jour, il s'assit auprès d'elle et c'en était fini de sa parole. Elle était devenue muette. Dans son mutisme, elle s'entêta un moment à parler. De sa bouche s'échappaient son souffle heurté et des sons indistincts qu'elle mâchait rageusement et que par dépit elle finissait par déglutir. Elle perdit sa voix de son vivant. Des années plus tard, le fils perdit la voix de sa mère. De cette double disparition (perte ?) était né un silence aussi distinct et singulier qu'une voix ; il avait fini par la reconnaître au timbre de ce silence. Elle était devenue muette pendant la nuit ou simplement en son absence. Longtemps il avait songé aux derniers mots qu'elle avait dû prononcer. Il était persuadé qu'elle avait prononcé des mots de colère les dents serrées. Avant qu'elle ne fût épuisée, incapable de remuer ses lèvres, elle avait grommelé un temps, imaginait-il. Puis la parole avait expiré, n'était plus resté que le ressac de son souffle.

Avec le temps, *Tout ira bien, tu verras, tout ira bien* avait fini par faire office de sous-titrage approximatif à une scène de plus en plus vague. Les souvenirs de la chambre étaient tous muets. Il ne lui restait plus que des mots désynchronisés et inaudibles. Que des mots. Ceux-là n'étaient pas les derniers, car ils mentaient encore. Ils étaient déni tout entier, et seul un idiot, pensait-il, pouvait les prendre pour de l'espoir ou pour un geste de consolation. Ces mots, à l'origine du souvenir, affirmaient le désastre d'un présent, puisqu'ils niaient le futur, le seul possible, celui de sa mort imminente. Ils disaient *Tout va mal, tu vois, tout va mal*. Les autres mots, les ultimes, appartenaient à la nudité, à l'irrévocable. Elle seule les avait entendus. Cela devait ressembler à un élan de douleur, au déchirement d'une chair. Il frissonna. Sa réaction ne venait pas de la violence de l'image, mais du fait qu'il

n'avait jamais pu s'imaginer autre chose que cette colère et cette rage. Des mots d'amour auraient été inconcevables.

Il aurait dû les concevoir pourtant. Ou plutôt, il aurait dû s'en tenir aux mots entendus, à la consolation, au mensonge amoureux et désespéré : *Tout ira bien, tu verras, tout ira bien.* Elle lui disait à travers le déni et la peur : *Je t'aime, mon grand, je t'aime tellement.* Il savait désormais que tout ce qu'elle avait pu lui dire lors de son agonie réitérait son amour, le réaffirmait dans l'urgence. Lorsqu'elle parlait encore, tout ce qu'elle avait pu lui dire relevait de cette évidence : *elle l'aimait.* Il aurait dû se blottir contre ce sein chaud, cette vérité nue et inviolable. Il frissonna de nouveau. Il sentit qu'il n'en avait jamais rien fait. Après deux décennies, la chambre d'agonie avait été vidée de sa chaleur et de sa lumière. Il l'avait plongée dans la nuit noire et glaciale de son trépas. Il avait éconduit un à un les visiteurs, les aimés, les proches, sa famille. Il ne restait plus qu'elle et lui entre quatre murs, dans la pénombre et le silence. Il hantait sa chambre, sa solitude d'avant la mort, en fantasmant les mots de la fin, comme si la colère et la peur, pensait-il, avaient leurs secrets.

La voix de sa mère s'était évanouie en son absence. La détresse qu'elle avait dû ressentir, la rage et l'impuissance, comme un nœud coulant, un étranglement, et l'humiliation de s'entendre grogner, grommeler ; elle avait dû ressentir avec fulgurance, pensait-il, le caractère irrémédiable de sa situation. Un jour, il s'était assis auprès d'elle, à même son lit. Elle avait tenté la parole, en vain. Puis elle avait eu ce regard, tremblant, houleux : des yeux d'orage sur le point de crever. Il n'avait jamais rien vu de semblable. Il avait eu peur, comme si quelque chose d'*infiniment étranger* l'avait menacé à travers ce regard. Il avait eu peur de sa mère. Il n'avait pas su soutenir ou seulement tolérer son regard. Comment aurait-il pu ? Il lui aurait fallu admettre la défaite de l'amour, le triomphe misérable de la solitude. Il en était encore incapable. Il avait reculé sans mot dire avant de fondre en larmes.

Tout ira bien, tu verras, tout ira bien. Ces mots vibrants, perçus au seuil de sa conscience, provenaient de la nuit 9

glaciale de la chambre. À présent, il les avait reconnus pour ce qu'ils étaient : un itinéraire ingénieux pour se rapprocher de sa mère. Dans la lumière du matin, il perçut l'intime mécanisme de la chambre mortuaire et celui-ci ne devait rien à l'ordre du souvenir, mais tout à l'emprise effroyable de ce regard, à ce feu archaïque qui le consumait silencieusement. Il comprit (était-ce la première fois ? L'avait-il *désappris* ?) que son obsession des derniers mots était *encore* une manière de reculer, de s'écarter de ce regard étranger qui pourtant avait ses yeux. Ce regard qui la défigurait était sans cesse sur le point de rompre le silence. Il vivait d'une vie contenue, inentamée, d'une potentialité inaltérable. C'était une menace, mais face à l'oubli grandissant, c'était une promesse ardente — l'inoubliable. Il avait gardé la colère et la peur maternelles dans l'écrin d'un regard. Avec le temps, il avait appris à le soutenir, puis à le connaître. Il avait réussi à contenir et à apprivoiser sa peur et celle de sa mère, pas complètement, mais assez pour laisser pénétrer en lui la force primitive de ce regard, assez pour y reconnaître son angoisse, assez pour y discerner son amour.

Assis au bord du lit, il se pencha sur son visage et lui murmura à l'oreille : « Tout ira bien, tu verras, tout ira bien, maman. »